

Communautés Créatives et Langage de Codification

Claude Paraponaris, Anne Rohr

▶ **To cite this version:**

Claude Paraponaris, Anne Rohr. Communautés Créatives et Langage de Codification. 1er Séminaire de l'Observatoire des communautés de connaissance, BETA - Université de Strasbourg, Oct 2015, Strasbourg, France. halshs-01223461

HAL Id: halshs-01223461
https://shs.hal.science/halshs-01223461

Submitted on 2 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1er Séminaire de l'Observatoire des Communautés de Connaissance
Communautés et Innovation
Strasbourg, 06 novembre 2015

Communautés Créatives et Langage de Codification

Claude Paraponaris
Aix Marseille Université, CNRS, LEST UMR 7317, 13626, Aix en Provence, France
35 Av. Jules Ferry, 13626 Aix-en-Provence Cedex 01
claude.paraponaris@univ-amu.fr

Anne Rohr
Université Toulouse 2 – Jean Jaurès - CLLE – ERSS, UMR 5263, Toulouse, France
Maison de la Recherche, 5, allées A. Machado, 31058 Toulouse Cedex 1
anne.rohr@univ-tlse2.fr

Résumé
La communication propose une analyse typologique des identités des communautés créatives. Plus particulièrement, elle remet en cause l'apparente homogénéité des communautés épistémiques et des communautés de connaissance en procédant, d'une part, au moyen de comparaison entre différents programmes de recherche développés en sociologie des sciences et du politique, d'autre part, en conduisant une analyse sociolinguistique des énoncés lexicaux issus des auto-présentation des communautés.
Cette analyse critique aboutit à segmenter l'ensemble des groupes créatifs en deux familles : les communautés au profil stable et régulier et à visée scientifique ou technique, et les collectifs au profil foisonnant et instable et à visée de transformation sociale.

La problématique de la communication s'inscrit dans l'analyse des modes de fonctionnement des communautés créatives et en particulier dans l'approche de la codification linguistique des connaissances supportant les activités d'innovation (Cowan, David et Foray, 2000). Jusqu'à présent les communautés créatives ont été étudiées en privilégiant la dimension sociale de leurs interactions (Amin et Roberts, 2008, Bootz et Kern, 2009, Cohendet et Simon, 2007). L'importance

des enseignements que nous en retirons renforce l'intérêt d'étendre l'exploration vers d'autres dimensions. Plus précisément, les groupes auxquels nous nous intéressons, fonctionnent dans un triangle « social – technique – physiologique » sous forme de relation transductive (Canguilhem, 1943, 2013 ; Stiegler, 2015). C'est-à-dire qu'aucun de ces termes n'est indépendant des deux autres. L'engagement des membres des communautés, notamment en termes d'imaginaire, est intrinsèquement lié aux dispositifs constitués d'outils numériques et de relations sociales dans lesquels ils évoluent.

L'objectif de notre contribution consiste ainsi à nous interroger sur l'homogénéité du vaste ensemble des communautés créatives : ne peut-on pas aller plus loin que la distinction établie par Cohendet et Llerena en 2003 entre communautés de pratique et communautés épistémiques ? Les multiples expériences liées aux logiciels libres, aux activités de fabrication autonome, aux ressources gérées sous forme de communs et aux projets d'émancipation nous montrent en effet des groupes qui pensent simultanément leur utilité sociale, leur technique et leur organisation. Ces groupes prennent des formes très variées : certains comptent quelques dizaines de membres et sont relativement stables alors que d'autres se comptent en plusieurs centaines et sont éphémères. Dans des configurations aussi variées, on peut se demander dans quelle mesure l'engagement des membres d'une communauté s'associe aux capacités des dispositifs techniques pour promouvoir, ou pas, des modes d'organisation, parfois inédits, indissociables du résultat visé par la communauté. Et de ce point de vue, il devient pertinent de s'interroger sur l'homogénéité apparente des communautés de connaissance. N'existe-t-il pas quelque différence fondamentale entre des communautés au profil stable et soucieuses de développer leurs capacités et d'autres groupes au profil peut-être moins stable et davantage engagés dans des projets de transformation sociale ? S'il s'avère qu'une telle différence gagne en pertinence, alors nous pourrons sans doute envisager différents types d'économie collaborative.

Notre communication s'inscrit dans un programme de recherche qui utilise les données d'une base en cours de constitution – CoC_2015 – qui rassemble plusieurs expériences de communautés créatives étudiées dans leur dimension d'imaginaire. Différents cas y sont analysés sous l'angle de la codification des connaissances. La codification est une activité qui se situe dans le triangle « social – technique – physiologique ». Nous portons l'accent sur l'activité linguistique des membres de la communauté en conduisant une analyse des énoncés lexicaux en termes d'imaginaire linguistique.

Nous présentons tout d'abord notre analyse critique de la littérature établie au moyen de comparaisons entre différents programmes de recherche développés en sociologie des sciences et du politique ainsi qu'en rappelant les fondements de la sociologie des communautés. Dans un second temps nous présentons les grandes lignes de notre programme de recherche en précisant les notions d'activité et de communauté linguistique établies par Girin. Nous développons ce potentiel analytique avec les imaginaires linguistiques. Enfin, après avoir précisé notre méthodologie et présenté notre base de données, nous analysons quelques cas et en tirons les principaux enseignements.

Critique du programme de recherche « communautés épistémiques »

L'essor des travaux sur les communautés créatives depuis une vingtaine d'années doit son succès et son intérêt à des principes de fonctionnement alternatifs à ceux des firmes ainsi qu'au besoin de ces dernières de s'associer avec des communautés de connaissance qui « interconnectent des personnes appartenant à des entités différentes, voire rivales » (David et Foray, 2002, 2). Le temps est venu de mettre en perspective ces travaux, qui font grand usage de concepts sociologiques, avec à la fois des travaux contemporains de sociologie des sciences et d'autres travaux fondateurs plus anciens.

Les communautés créatives : un ensemble homogène ?

Les communautés créent des connaissances selon des modalités qui les distinguent des hiérarchies fonctionnelles. D'où l'intérêt de mettre en évidence leur existence au sein même des firmes usant de mécanismes d'incitation et de contrôle classiques. Une communauté de connaissance se définit comme « un groupe informel caractérisé par les propriétés suivantes : 1) le comportement des membres se caractérise par l'engagement volontaire dans la construction, l'échange et le partage d'un répertoire de ressources cognitives communes ; 2) à travers leur pratique et leurs échanges répétés, les membres d'une communauté donnée construisent progressivement une identité commune ; 3) le ciment de la communauté de savoir est assuré par le respect de normes sociales propres à la communauté » (Cohendet et al., 2008, 32).

Cette définition synthétise le grand intérêt des travaux qui se sont succédé sur la question des communautés de pratique qui évoluent progressivement vers des communautés épistémiques (Amin et Roberts, 2008, Cohendet et Llerena, 2003 ; Cohendet, Créplet et Dupouët, 2001, 2006). Elle confirme surtout le fonctionnement alternatif aux hiérarchies de groupes autonomes fondés sur le savoir. Deux notions importantes doivent être rappelées : l'autorité procédurale et le slack créatif.

Les communautés épistémiques articulent leur production en même temps qu'elles s'articulent en termes d'organisation au moyen d'une autorité procédurale (Cowan et al., 2000, 220). L'autorité procédurale au sens d'ensemble de règles et de procédures plus ou moins explicites auxquelles se soumettent les membres d'une communauté crée un sens nouveau dans l'organisation d'une activité. En même temps, elle renvoie aux discussions, non tranchées, qui animent le champ de la sociologie des sciences sur lequel nous revenons ci-dessous.

Le slack créatif est tout aussi important dans l'économie collaborative qui émerge. Ce slack est distribué en partie dans la base de connaissance formalisée des firmes et en partie dans le

fonctionnement cognitif des communautés de connaissance. Dans le cas des industries créatives (Cohendet et Simon, 2007), le slack créatif exerce un rôle structurant qui guide particulièrement la définition et le choix des nouveaux projets. Ces décisions créatives ne résultent pas du seul choix de la hiérarchie des firmes, elles résultent aussi essentiellement du slack créatif porté par les différentes communautés de connaissance. L'enjeu majeur des firmes du secteur étant d'être en mesure de capter le potentiel créatif accumulé et détenu par les communautés de connaissance.

L'association de ces deux notions est d'un grand intérêt. Et c'est parce qu'une nouvelle voie de recherche s'ouvre ainsi qu'il faut la critiquer et la mettre en perspective. D'autant qu'assez peu de travaux sont consacrés aux communautés épistémiques : seulement 10% des travaux de recherche sur les communautés traitent des communautés épistémiques (Lièvre et Laroche, 2014).

L'informalité qui semble caractériser les communautés selon les auteurs peut être discutée en reprenant par exemple les travaux fondateurs de Max Weber. L'autorité procédurale n'est peut-être pas présente dans tous les groupes qui s'affranchissent du fonctionnement hiérarchique formel. Et de fait, le fonctionnement du slack créatif, qui nécessite la mise en réseau de ressources hétérogènes, en sort sans doute transformé. Cette mise en perspective est d'autant plus nécessaire que l'empreinte des communautés de pratique sur nos travaux est encore très forte, notamment pour nous faire envisager toutes les communautés comme des ensembles stables.

Les communautés épistémiques : deux programmes de recherche

Il existe en fait deux grands programmes de recherche au sujet des communautés épistémiques (Meyer et Molyneux-Hodgson, 2011 ; Lièvre et Laroche, 2014). Celui que nous présentons ici s'est développé plus précocement, dans les années 60 et 70, dans les champs des politiques publiques.

Le terme *epistemic community* est utilisé pour la première fois par Holzner et Marx (1979). Au cours des années 2000, l'apparition d'autres types de communautés va nécessiter d'élargir les caractéristiques de ces communautés épistémiques. Les communautés étudiées sont impliquées

dans des affaires internationales touchant aux politiques environnementales, sanitaires, industrielles ou militaires. Haas (1992, 3) fournit une définition dans laquelle il est question de principes, valeur de l'action sociale, démarche politique et croyance partagée en la vérité. Pour l'auteur, une communauté épistémique désigne : « un réseau de professionnels ayant une expertise et une compétence reconnues dans un domaine particulier et une revendication d'autorité en ce qui concerne les connaissances pertinentes pour les politiques ». Bien qu'une communauté épistémique puisse être constituée de professionnels de diverses disciplines et d'horizons, ces derniers se caractérisent de manière spécifique (tableau 1). Nous ne sommes plus tout à fait dans le même univers des communautés épistémiques qui créent et codifient de nouvelles connaissances dans une visée scientifique et technologique. Avec ces communautés, souvent transnationales et hétéroclites mais néanmoins composées d'experts, s'ajoute une dimension politique, voire une visée transformatrice.

Tableau 1 – Caractérisation des communautés épistémiques selon Haas (1992, 3)

(1)	« un ensemble commun de croyances normatives et de principes qui fournissent une justification fondée sur la valeur pour l'action sociale des membres de la communauté ;
(2)	des croyances partagées sur les causalités, qui sont issues de leur analyse de pratiques qui amènent ou contribuent à un ensemble central de problèmes dans leur domaine, et qui servent ensuite de base pour élucider les liens multiples entre actions politiques possibles et résultats souhaités ;
(3)	des notions communes de validité – c'est-à-dire, des critères intersubjectifs, définis en interne, pour la pondération et la validation des connaissances dans leur domaine d'expertise ; et
(4)	une entreprise politique commune – c'est-à-dire, un ensemble de pratiques communes associées à un ensemble de problèmes vers lesquels leur compétence professionnelle est dirigée»

L'apport des collectifs scientifiques

Pour la sociologie des sciences, les communautés se présentent comme des objets déjà là qui doivent être interrogés dans leur fondement (Granjou et Peerbaye, 2011). La sociologie des sciences s'intéresse depuis longtemps à ce qu'elle a dénommé les collectifs scientifiques. En

s'intéressant tout d'abord au contrôle social réglé par le principe de réciprocité gouvernant les échanges entre scientifiques (Hagstrom, 1965), puis aux modalités de régulation du système social de la science (Merton, 1973) et se poursuivant avec l'analyse de la constitution du crédit scientifique au moyen de l'accumulation de capital symbolique (Bourdieu, 1975), ce champ de recherche nous fournit un éclairage important.

Il nous éclaire tout d'abord en nuançant le fonctionnement paradigmatique de la science tel qu'inspiré par les travaux de Kuhn (1962). Ce dernier s'est fortement inspiré de Fleck (1934) et de ses collectifs de pensée (*Denkkollectiv)*. Selon Latour (2005, 260), Kuhn aurait repris et vidé de sa substance sociale les collectifs de Fleck pour en faire un objet purement cognitif. Fleck concevait ainsi les collectifs de pensée : « la communauté des personnes, qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement », et en faisait « le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier » (Fleck, 2005, [1934], 74).

On sent bien qu'entre collectif et communauté l'hésitation est de mise. C'est une dizaine d'articles regroupés dans un numéro spécial (*Terrains & Travaux,* 2011) qui viennent nous alerter sur l'hétérogénéité des entités qui constituent les collectifs. Knorr-Cetina (1982) a fort bien identifié la faiblesse des travaux qui font de la communauté un modèle quasi-économique de l'organisation scientifique. Finalement les travaux centrés sur les communautés épistémiques ou les communautés créatives n'ont-ils pas conclu trop vite à l'existence pleine et entière de groupes autonomes d'un tel type ? Les travaux empiriques manquent encore pour trancher la question. Il est nécessaire de travailler empiriquement les engagements et raisonnements pratiques des acteurs impliqués. La prudence incite à entretenir le doute en s'inspirant du champ des collectifs scientifiques. Knorr-Cetina (1982) caractérise les *arènes transépistémiques* par leur capacité à façonner la forme et le contenu des projets de recherche, l'organisation du travail et la production

de connaissances. Latour (2006) insiste sur les processus : il n'y a pas de groupes mais des regroupements. Un collectif n'est pas un simple préalable à l'activité scientifique, en fait l'assemblage du collectif est un enjeu indissociable des diverses opérations de circulation des énoncés, des faits et inscriptions ou des objets techniques. Van House (2002) conclut que des communautés épistémiques différentes telles que la physique des hautes énergies ou la biologie moléculaire, développent différents mécanismes épistémiques, économiques et sociaux. Meyer et Molyneux-Hodgson (2011, 149) concluent que « décrire les différentes formes et dynamiques des communautés veut dire élargir plutôt que de limiter notre compréhension de ce que les termes communauté et épistémique signifient. Et au lieu de supposer que les communautés épistémiques existent a priori, nous nous devons d'examiner comment elles naissent, comment elles sont fabriquées et matérialisées, ce qui nécessite l'exploration des pratiques, des objets, des métaphores, des instruments et des discours qui produisent et maintiennent ces collectivités ». Dans leur synthèse, Granjou et Peerbaye (2011, 9) insistent sur le fait que les collectifs sont des associations incertaines, temporaires et instables d'éléments qui requièrent un travail incessant pour émerger et se maintenir.

Vers deux types de communautés créatives ?

Certains auteurs travaillent dans ce sens pour opérer une partition entre les communautés épistémiques et des formes proches mais néanmoins distinctes qu'ils proposent de nommer, à la suite de la sociologie des sciences, des collectifs (Paraponaris, Sigal et Vion, 2013).

Pour saisir cette différence entre communautés et collectifs, il faut repartir de la distinction très classique de la sociologie entre communauté (Gemeinschaft) et société (Gesellschaft) posée par Tönnies (1887), et reformulée par Max Weber (1921). La relecture de Tönnies par Weber reprend la distinction à partir des processus de formation des communautés et des sociétés. Il s'intéresse à ce qu'il appelle la communalisation et la sociation.

La communalisation (*Vergemeinschaftung*) résulte d'un sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté (*Gemeinschaft*). La tradition ou l'affect sont les principaux ressorts de cette appréciation subjective. Nous retrouvons ces ressorts dans la complexité du fonctionnement communautaire qui associe d'une manière très fragile des sentiments et des attitudes hétérogènes. La communauté est apprise, puisque c'est seulement grâce à un processus de socialisation que nous apprenons à participer à des communautés solidaires. Elle n'est jamais pure, puisque des liens communautaires sont associés à des situations de calcul, de conflit, ou même de violence. C'est pourquoi plutôt que de communauté, il paraît préférable de parler de « communalisation » (Vergemeinschaftung), et de chercher comment se constituent et se maintiennent certaines « solidarités diffuses » (Boudon et Bourricaud, 1994, 83).

Au contraire, la sociation (*Vergesellschafftung*) résulte d'un compromis ou d'une coordination d'intérêts motivés rationnellement. Elle peut être rationnelle en valeur (*Wertrational*), lorsqu'il s'agit de compromis pour la défense d'une même cause, ou en finalité (*Zweckrational*), quand chacun des partenaires anticipe la loyauté de l'autre quant à la poursuite de buts déterminés. Nous pensons qu'il existe dans les processus de socialisation des collectifs des formes de sociation d'un autre ordre, tout aussi rationnelles, mais qui ont une orientation plus exploratoire ou expérimentale. En cela, la constitution d'un collectif n'est pas une communalisation au sens weberien, mais une sociation visant à la construction et la promotion de nouvelles valeurs.

Ainsi, le collectif peut se définir comme une sociation exploratoire car tous ses membres ont en commun de mettre en place des groupes intéressés à promouvoir des valeurs nouvelles, des causes communes ou des solutions techniques. Les collectifs, même s'ils s'appuient sur des professionnels de certaines disciplines, se créent généralement sur des projets de société et de ce fait sont ouverts, dès leur émergence, à d'autres groupes sociaux. Il semble aussi que le nombre initial de membres fasse une différence : une communauté se crée généralement autour d'un petit nombre de personnes

ayant un intérêt commun et ce sont les membres qui choisissent eux même les autres membres ou qui les cooptent. En revanche chaque personne rejoint un collectif à sa seule initiative même si certains membres vont faire en sorte de « mobiliser », car un collectif ne peut naître sans une « masse critique » qui légitime l'intérêt commun qu'il revendique. Les collectifs sont plus généralement tournés vers l'avenir avec un objectif de remise en cause de l'existant et d'évolution vers une société plus ouverte à des valeurs nouvelles. Les communautés sont plus souvent centrées sur le partage entre pair et la protection des connaissances.

Notre objectif consiste à affiner cette distinction communauté - collectif sur la dimension de la codification des connaissances en utilisant une analyse sociolinguistique.

Codification et production lexicale

Il existe plusieurs manières de distinguer les communautés (Cohendet et Llerena, 2003, Lejeune, 2012), nous avons choisi de développer une dimension très peu développée pour l'analyse des organisations et entièrement inédite pour l'étude de la codification des connaissances au sein des communautés : la dimension linguistique. Cette modalité doit beaucoup à Jacques Girin, nous la prolongeons en la rapprochant des opérations de codification des connaissances et en la développant du côté des énoncés langagiers adossés aux imaginaires linguistiques.

De la codification à la production lexicale

Poser que les groupes auxquels nous nous intéressons, fonctionnent dans un triangle « social – technique – physiologique » sous forme de relation transductive (Canguilhem, 1943, 2013 ; Stiegler, 2015), revient à penser que l'engagement des membres y est central. Nous analysons cet engagement en termes sociolinguistiques. Le cadre théorique associe deux corpus conceptuels : la codification des connaissances et la production lexicale.

Le rôle de la codification des connaissances dans la structuration des communautés n'est plus à rappeler (Cowan, David et Foray, 2000). Ontologiquement toute activité de codification utilise justement un code qui se déploie dans trois dimensions dénommées triangle sémiotique (syntaxe – sémantique – pragmatique selon Ermine, 1996). A ce stade, très peu de travaux ont exploré le parallélisme fort entre modélisation des connaissances (Ermine, 1996, 2007) et analyse des énoncés langagiers (Girin, 1990) qui définit trois composants d'analyse : littéral (simple décodage qui donne un élément de signification), indexical (qui ne peut être compris qu'en référence à une situation déterminée), contextuel (dont l'interprétation exige une confrontation avec des contextes). Girin (1990 : 7) rappelle que le langage est un outil d'élaboration des représentations qui fonctionne de manière collective au sein des organisations. De ce fait, fonction cognitive et fonction de communication sont intrinsèquement liées.

Pourtant, très peu d'attention est portée aux modes de production et de transmission des messages, à savoir l'écrit et l'oral ainsi que les types de normes sociolinguistiques qui régissent leur utilisation. Or, la connaissance existe aussi et surtout sous forme de messages échangés et de documents (Sperber et Wilson, 1989). Si l'on considère que contenu et processus de connaissance entretiennent des liens étroits, qu'ils permettent le progrès de la connaissance, alors il s'ensuit que les contenus changent grâce à des processus de communication permettant les interactions et produisant en définitive la culture. Dans cette perspective, les communautés de pratique usent plutôt du canal linguistique oral et les communautés épistémiques du canal écrit. Suivant cela, nous soumettons à la discussion une nouvelle distinction au sein des communautés créatives en termes d'imaginaire linguistique.

De la production lexicale aux communautés langagières

La fonction de communication du langage est biface : elle est orientée vers l'activité et vers l'ordre social. Chacun des actes de communication met en jeu des représentations sur les objets et sur les

relations. C'est la fonction centrale de symbolisation qui suppose plusieurs opérations cognitives. Girin identifie quatre types d'opérations qui structurent une communauté langagière (tableau 2).

Tableau 2 – Structuration des communautés langagières selon Girin (1990)

Apprentis-sage	se fait par l'utilisation du langage en contexte communicationnel : il s'agit d'un langage choisi, spécifique en situation et destiné à faire évoluer un état.
Production lexicale	accompagne chaque technique au sein de l'organisation, plusieurs lexiques particuliers coexistent pour rendre compte du rapport des utilisateurs et concepteurs à l'outillage (Gardin, 1988). Ainsi tout document élaboré et utilisé dans l'organisation représente un ensemble de connaissances (Poitou, 1995).
Elabora-tion d'un propos	ou « mise en texte » constitue également une opération cognitive du langage qui consiste à formuler quelque chose qui définit notre rapport au réel ; « parler et écrire c'est mettre des impressions confuses à l'épreuve du langage » (1990, 20).
Interpréta-tion collective	c'est l'opération qu'il faut en partie concevoir en situation, c'est-à-dire sans négliger aucune des trois composantes d'analyse de l'énoncé : littéral, indexical et contextuel.

A défaut d'être investies par les recherches en économie et en management, ces opérations ont fait l'objet de travaux importants en sociolinguistique depuis Labov (1976). Le concept de *grammaire langagière* en constitue un exemple très illustratif en offrant l'opportunité de fonder l'existence de communautés. On doit à Jean-Marc Ferry (1991, 2004) l'une des théorisations de ces grammaires. L'idée consiste à rendre compte des processus d'élaboration des discours par les sujets à propos de leur expérience. Les expériences vécues par chacun font l'objet de récits de mieux en mieux structurés qui forment progressivement des discours qui construisent à leur tour l'expérience. Dans ces processus, un lien cumulatif s'instaure entre cognition et langage. Les connaissances produites dans et par les grammaires langagières apportent leur contribution à la définition de communautés d'acteurs, elles font l'objet de discussions collectives et de révisions. Si bien que l'on peut en faire une analyse sociologique. Dans ce cas, l'activité de *symbolisation* se définit comme une activité publique, collectivement constituée et reposant sur des conventions (Hajek, 2011). Emetteur et récepteur ne sont pas seuls dans un face à face : ils sont immergés dans un contexte qui nécessite et autorise certaines compétences. La signification se caractérise aussi par une composante

pragmatique (et non plus seulement perceptive) ou une compétence à utiliser, dans un contexte d'usage adéquat.

C'est dans ce cadre que l'on peut traiter d'apprentissage. L'apprentissage s'opère en grande partie à travers le langage qui permet de réajuster références et stéréotypes, dans le jeu d'une différenciation socioculturelle des communautés interprétatives (De Munck, 1999 : 85). L'apprentissage permet à chacun dans la communauté de s'établir, de s'identifier et d'évoluer.

Les grammaires dont il est question ici permettent de pratiquer une véritable archéologie non seulement du langage, mais plus généralement des expériences humaines et organisationnelles ou encore politiques. Ces grammaires peuvent donc nous être utiles dans notre projet puisqu'elles dévoilent la dynamique de l'activité de symbolisation des communautés.

De son côté, Girin caractérise ainsi les communautés langagières :

- les membres de la communauté langagière opèrent la même décomposition des messages langagiers en trois composants (littéral, indexical et énigmatique),
- ils décodent de manière univoque le composant littéral,
- quand ils sont placés dans la même situation, ils accomplissent le même repérage des éléments propres à la situation désignés par le composant indexical,
- ils disposent de la même gamme de contextes généraux pour interpréter le composant contextuel ou énigmatique (1990, 29).

Des communautés langagières aux imaginaires linguistiques

Le modèle de l'Imaginaire linguistique (IL) mis au point par Anne-Marie Houdebine (1993) se propose de rendre compte du rapport du sujet à sa langue. Ce modèle s'inspire à la fois des acquis de la sociolinguistique et de la linguistique fonctionnelle. Il a été élaboré à partir d'une réflexion sur les représentations sociales de la langue et sur leur rôle dans l'évaluation de la langue. Ce

rapport à la langue se fonde sur des normes qui sont des fictions au sens de Hjelmslev[1] (1942). L'inspiration de ce modèle remonte aux travaux de Martinet (1969) qui a démontré que les imaginaires linguistiques se construisent avec l'imaginaire culturel. Houdebine a défini deux types de normes linguistiques : les normes objectives issues de la description des productions verbales et les normes subjectives relevant des opinions, jugements, attitudes ou représentations sociales pour les sociologues (Houdebine, 2013, 11). Cette production linguistique articulée à l'imaginaire fait l'objet de nombreuses investigations (Remysen, 2011). Ces normes sont très utiles pour caractériser l'usage linguistique des différentes communautés.

Parmi les normes objectives, Houdebine distingue les *normes systémiques* et les *normes statistiques* (tableau 3). Les premières concernent la conformité des usages aux règles de la structure de la langue, tandis que les deuxièmes correspondent à leur fréquence. Les normes systémiques et statistiques peuvent converger ou diverger, rendant ainsi compte de la dynamique synchronique des langues (Houdebine, 1985).

Les normes subjectives correspondent à l'imaginaire linguistique proprement dit des locuteurs, lequel rend compte « [du] rapport (ou [des] représentations) des sujets parlant à la langue » (Houdebine-Gravaud, 2002, 11). Cet imaginaire se traduit par un ensemble d'attitudes parmi lesquelles l'auteur distingue les normes évaluatives, fictives, prescriptives, communicationnelles et identitaires (tableau 3).

- Les *normes évaluatives* correspondent à la conscience que les locuteurs ont de la présence ou de l'absence d'un fait de langue dans leurs propres usages ou ceux des autres, que cette conscience soit fondée ou non.

1 - La norme n'est qu'une abstraction qui permet de poser les cadres à la description d'un usage (Hjelmslev, 1942).

- Les *normes fictives* régissent les attitudes qui s'appuient sur des jugements d'ordre esthétique, affectif ou historique – lorsque l'on dit par exemple « ça sonne mieux » et « comme disait mon père ».
- Les *normes prescriptives* sont le résultat d'un processus d'institutionnalisation, c'est-à-dire entérinées et véhiculées par les ouvrages de référence (dictionnaires et grammaires), par l'école ou encore par les académies de la langue.

Tableau 3 – Normes linguistiques et argumentation

Catégories de Normes		Types d'arguments
Normes objectives	*Normes systémiques*	Arguments relatifs à la langue en tant que système, c'est-à-dire en tant que code structuré à différents niveaux (sémantique, morphologique, grammatical, etc.)
	Normes statistiques	Arguments relatifs à la fréquence d'un emploi
Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit	*Normes évaluatives*	Arguments relatifs à l'usage ou à la variation (temporelle, géographique et socio-stylistique)
	Normes fictives	Arguments d'ordre historique, esthétique ou moral
	Normes prescriptives	Arguments s'appuyant sur des autorités en matière de langue (dictionnaires, grammaires, auteurs reconnus, …)
	Normes communicationnelles	Arguments relatifs à la langue en tant qu'instrument de communication, adaptable selon les contextes
	Normes identitaires	Arguments relatifs aux valeurs identitaires ou culturelles de la langue

Source : Remysen, (2011, 25).

- Les *normes communicationnelles* reposent sur la prise en compte du destinataire dans les échanges : par souci de clarté ou de compréhension, un locuteur peut en effet vouloir adapter son langage et utiliser des formes qui, d'un point de vue strictement prescriptif, sont pourtant considérées comme des fautes (Remysen, 2011).
- Les *normes identitaires* permettent de rendre compte du rôle que la langue joue dans la construction de l'identité culturelle d'une communauté.

La prise en compte de cet imaginaire linguistique permet d'envisager une véritable dynamique des communautés de langage. Les deux grands niveaux de normes (objectives et subjectives) sont en

interaction. Celles-ci permettent aux membres d'une communauté de s'identifier, de se comprendre et d'élaborer collectivement des connaissances dont les différentes étapes de création, validation et diffusion sont immergées dans des pratiques langagières. Ce phénomène a été qualifié de communauté linguistique (Chomsky, 1965, Hymes, 1984). Puis a été ajoutée la notion de *compétence de communication* pour rendre compte des usages et de ses variations (Hymes, 1984). Effectivement des personnes regroupées en un même lieu de manière régulière seront invités à participer à des célébrations collectives puis adopteront progressivement ces fameux stéréotypes, que Girin qualifie de *relationnels* qui « permettent d'entretenir le lien social et de marquer les positions » (1990, 12). Girin fera de ces moments d'interaction plus ou moins solennels, plus ou moins réguliers, les soubassements de *communautés langagières* ou *communautés de parole*.

Mais comme nous le fait remarquer Lejeune (2011) le mode de fonctionnement de certaines communautés (les communautés en ligne) illustre des spécificités (production collective de contenus ou de logiciels libres) sans pour autant se laisser caractériser de manière classique par la notion de *communauté* en sciences humaines et sociales. Pour cela, l'auteur préfère éviter d'employer l'expression *communauté virtuelle* pour traiter plutôt de *collectifs médiatisés* orientés vers un projet. A notre sens, cette remarque ouvre la voie à la caractérisation d'un autre type de travail socialement organisé que nous proposons de dénommer *Collectif* et qu'il s'agira de définir d'un point de vue langagier en insistant en premier lieu sur la dimension des imaginaires linguistiques.

Méthodologie

La méthodologie que nous utilisons est plutôt inédite dans le domaine.

L'analyse de discours, dite « socio-sémantique », qui forme le cadre de notre approche, consiste à analyser 2 dimensions des énoncés : le contexte d'énonciation et les caractéristiques lexico-

sémantiques. Au sein de notre base de données CoC_2015, la situation d'énonciation des différentes communautés est identique puisqu'il s'agit de l'auto-présentation des organisations sur leur site internet respectif. Nous focalisons sur la seconde dimension : celle des caractéristiques lexico-sémantiques. Leur analyse en termes d'utilisation du lexique, de la synonymie et des champs sémantiques associés en lien avec les normes de la grille de Houdebine sert à différencier les différentes communautés.

Notre analyse empirique se développe sur des petits corpus constitués à partir de l'auto-présentation des entités sur leur site internet. Nous examinons les textes dans un premier temps sur la base de fréquence d'apparition des lexèmes utilisés dans l'auto-présentation à l'aide du dispositif Antconc (logiciel d'analyse textuelle) pour ensuite, au moyen d'une analyse basée sur les liens de proximité sémantique dans le lexique français proposé par Tmuse explorer les réseaux sémantiques attachées aux termes utilisés. Le logiciel Tmuse permet d'analyser les associations sémantiques selon leur « force » ou leur « poids » dans le système langue et plus spécifiquement dans des réseaux de synonymie. Adoptant cette démarche, nous essayons de démontrer à partir de la fréquence d'utilisation des termes clés des entités, ainsi que des réseaux sémantiques associés à ces termes, comment les entités en question se définissent de manière explicite, mais aussi de manière implicite. A partir d'une analyse par le logiciel Antconc, nous avons établi les listes des 5 mots lexicaux (mots à haut contenu sémantique et informatif) les plus fréquents dans les différents textes de présentation[2]. Notre hypothèse prévoit que ces 5 mots les plus fréquents de chacun des textes permettent d'établir une sorte de profil sémantique pour les différents types d'organisation. A partir de ce profil sémantique, les objectifs et enjeux qui sous-tendent l'action des différentes

[2] Sont exclus ici les noms propres ainsi que les mots en langue étrangère tels que « knowledge foundation ».

organisations deviennent plus apparentes et, idéalement, fournissent un outil de différenciation opérationnel pour les types d'organisation.

Dans ce contexte, à partir des mots les plus utilisés dans chacun des textes de présentation, nous avons cherché les réseaux sémantiques attachés à chaque terme, en respectant le champ sémantique du terme cohérent avec le texte[3]. Plus particulièrement, ce qui nous intéresse sont les réseaux de synonymes matérialisés par Tmuse, construit à partir de 7 dictionnaires de synonymes et que nous supposons représenter les associations synonymiques des locuteurs - associations généralement non conscientisées, ni verbalisées. Ensuite, une analyse des champs sémantique des synonymes permet de faire émerger un profil lexico –sémantique qui est réinséré dans la grille des imaginaires linguistiques de Houdebine. Toute la démarche s'est effectuée en aveugle, c'est-à-dire qu'aucune des organisations n'était identifiée à priori. Ce sont uniquement les réseaux sémantiques de synonymes qui font émerger les profils lexicaux et sémantiques des textes de présentation.

Tableau 4 - Présentation des cas de la base CoC_2015

code	Entité	adresse
A	Asso Française de Finance	http://www.affi.asso.fr/
B	Alterondes	http://www.alterondes35.org/
C	Open Knowledge Foundation	https://okfn.org/
D	Editeurs Ecolocompatibles	http://www.leseec.org/leseec/
E	Ecoattérés	http://www.atterres.org/
F	AGeCSO	http://www.agecso.com/wp/
G	Collectif La Main	https://lamaincollectif.wordpress.com/
H	Collectif Musiques Radicales	http://www.collectifmusiquesradicales.fr/wp/
I	Association Info & Management	http://aim.asso.fr/
J	Collectif Etc	http://www.collectifetc.com/
K	Cortecs	http://cortecs.org/
L	AnimFr	http://imaginationforpeople.org/wiki/workgroup/animfr/animfrinfo
M	Asso Française de Marketing	http://www.afm-marketing.org/
N	Wikispeed	http://wikispeed.org/
O	Waze	https://www.waze.com/fr/about
P	Sharelex	http://www.sharelex.org/fr/about
Q	Société Française de Physique	https://www.sfpnet.fr/le-bureau-national
R	Asso Informatique Médicale	http://france-aim.org/aim/node/3
S	Société Informatique de France	http://www.societe-informatique-de-france.fr/

[3] En cas de polysémie d'un terme, nous réduisons notre exploration au champ sémantique approprié au contexte : cadre sera analysé dans le champ de « milieu » « entourage » et non dans le champ « châssis ».

Les groupes (communautés ou collectifs) qui sont rassemblés dans la base créent collectivement de la connaissance selon différentes modalités organisationnelles. Ils développent soit des activités qui font l'objet d'une commercialisation, soit des activités reliées directement ou plus indirectement à des activités économiques sous forme de conseil non marchand, prescription ou pression. Parmi les différents cas, cinq ont été choisis au hasard afin de les comparer en fonction des formes qu'y prennent les normes objectives et subjectives.

Résultats et discussion

Des normes orientées différemment

La comparaison entre les différents cas est opérée au moyen d'interprétations analytiques sur la base des 5 mots les plus fréquents et de leur réseau de synonymes (annexe 1).

La première observation permet de constater qu'une partition se dégage entre les groupes qui font référence aux normes objectives et les autres qui ne le font pas. Ce qui tendrait à qualifier les premiers de communautés au sens d'ensembles organisés sur la base de la connaissance scientifique et les seconds de collectifs. La seconde observation concerne les normes statistiques et ne valide pas du tout l'hypothèse suivant laquelle les collectifs seraient de grands ensembles alors que les communautés seraient plus réduites et repliées sur quelques principes. C'est tout le contraire ici puisque les deux groupes que nous aurons tendance à qualifier de communauté sont de très grands ensembles et les trois groupes, plutôt qualifiés de collectif, sont des groupes de taille plus réduite.

La troisième observation est centrée sur les normes subjectives. Elle nous permet de confirmer que les collectifs (ici Alterondes, AnimFr et Sharelex) ont tendance à mettre en avant l'action publique, la massification des pratiques supposées progressistes, l'altruisme et la mise en commun la plus

large possible. Par contre, les communautés mettent l'accent sur l'expertise détenue ou bien le libre accès aux expertises détenues par d'autres institutions.

Tableau 5 – Comparaison des cas

Catégories de Normes		**Types d'arguments**				
		Alterondes (870/379)	**Open Knowledge Foundation** (1360/441)	**AnimFr** (838/332)	**Wikispeed** (1517/593)	**Sharelex** (798/317)
Cinq mots les plus fréquents par ordre		Collectif, ondes, association, adhérents, agir	Association, conseil, administration, membre, article	Animation, groupe, projets, acteurs, outils	Equipe, développement, voiture, logiciels, solution	Créer, thème, cadre, charte, communauté
Normes objectives	*Normes systémiques*		Gouvernance		Principes collaboratifs, droits propriété	
	Normes statistiques		Réseau 30 pays		Réseau mondial	
Normes subjectives ou imaginaire linguistique proprement dit	*Normes évaluatives*	Transparence normes	Transmission large	Collaboration massive	Résolution rapide problème technique	Faciliter pratiques
	Normes fictives	Altruisme, non lucratif	Fédération	Mise en commun	Collectif, mise en commun	Création commune
	Normes prescriptives	Etablir nouvelles normes	Libre accès	Développer compétences	Solution, souplesse	Cadre, charte
	Normes communicationnelles	Alerter et influer action publique	Document	Interconnexion réseaux	Souplesse fonctionnement	thématiques
	Normes identitaires	Equipe, égalité	ONG de l'information	Grand réseau francophone, FING	Bénévoles experts	Communauté de petits groupes

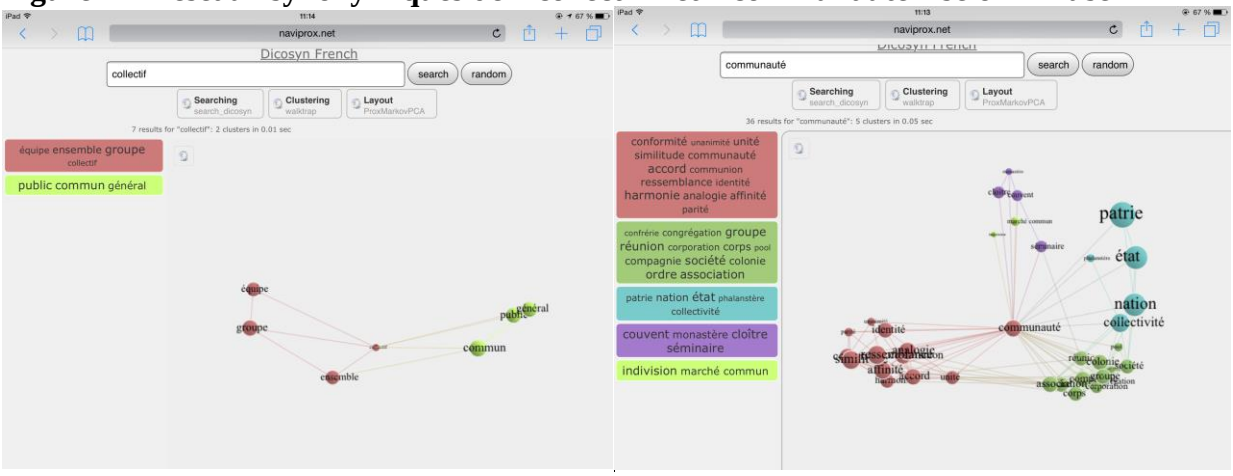
Une confusion lexicale toujours présente

L'auto-présentation des différents groupes entretien la confusion dans l'emploi des termes communauté et collectif. A l'égal des travaux en sociologie des sciences qui définissent du collectif par du communautaire (Fleck) ou du communautaire par du fonctionnement collectif (Knorr-Cetina), les groupes étudiés ne nous aident pas à trancher la question. Toutefois, les recensements sur grands corpus opérés par Tmuse sont sans aucune ambigüité sémantique (figure 1).

Enseignements

A partir de ces quelques constats, il semblerait que la possibilité de différencier communautés de connaissance et collectifs gagne du crédit. Une différence telle qu'une évolution du vocabulaire deviendrait souhaitable.

Figure 1 – Réseaux synonymiques de « collectif » et « communauté » selon Tmuse



Un premier apport est de nature méthodologique : l'analyse des caractéristiques lexico-sémantiques de l'imaginaire en acte des communautés créatives est un puissant vecteur de qualification de l'activité des communautés.

Un second apport est de nature typologique : il consiste à montrer, résultats empiriques à l'appui, que toutes les communautés n'œuvrent pas dans le même sens, notamment dans leur relation aux firmes. Les collectifs se constituent contre des pratiques qualifiés d'hégémoniques et de néfastes sur un plan sanitaire, social ou politique.

Un troisième et dernier apport concerne l'organisation de la nouvelle catégorie mise en évidence. D'autres modalités de coordination y sont présentes. C'est tout d'abord la discipline interne et l'autorité qui diffèrent. Nous sommes davantage dans le champ de la cité civique au sens de Boltanski et Thévenot (1991), avec l'affichage de valeurs particulières, plutôt que dans le domaine du développement cognitif. C'est ensuite le système d'incitation qui semble s'organiser autour d'un principe de réassurance dans l'affirmation des valeurs du groupe créatif. C'est enfin au sein de ces valeurs, une volonté d'autonomie et d'émancipation qui semble guider les actions orientées vers les activités économiques installées.

Ces quelques résultats peuvent se prêter à une première généralisation. En prenant la typologie de Cohendet et Llerena comme modèle, nous proposons de prolonger la réflexion en introduisant et commentant la catégorie *Collectif* (dernière ligne et dernière colonne).

Tableau 6 – Extension de la typologie des communautés de connaissance

	objectives	**Agents**	**Cognitive activities**	**Recruitment rules**	**Dominant learning mode**	**Cohesion principles**	**Incentives**	***Language Channel***
Funct group	Ensure given tasks	Homoge-neous	Disciplinary specialization	Hierarchical	Unintended learning by doing	Definition of the tasks	Meet given quantitative objective	*oral*
CoPs	Increase the skills in a given space	Homoge-neous	Articulation of knowledge about a given practice	Co-optation	Intended learning by doing and knowledge articulation	Common interest to the practice	Increased performance in a given practice	*oral*
EC	Produce 'new' knowledge	Heteroge-neous	Codification of knowledge and its circulation	By peers	Intended searching and codification	Respect of a procedural authority	Recognition by peers	*writing*
Coll	*Change part of society*	*Heteroge-neous*	*Accumulation of material*	*adhesion*	*Intended search*	*Values*	*Reinsurance / identity*	*writing*

Source : Trois premières lignes : Cohendet and Llerena (2003, 284), *en italiques* : auteurs (2015).

Les critères relatifs aux objectifs, principes de cohésion et incitations tendent à montrer que les collectifs se distinguent nettement des communautés. Mais ce résultat mérite une confirmation sur une échelle de test beaucoup plus grande.

Conclusion

Notre objectif consistait à proposer une approche du rôle attribué au langage dans le fonctionnement des communautés créatives en termes d'élaboration et de transmission des connaissances. Ceci afin de pousser plus loin la caractérisation des dynamiques cognitives et en particulier tenter d'intégrer davantage de nouvelles formes de pratiques de communication et de cognition. Au terme de cette présentation, nous pensons pouvoir consolider la pertinence de la catégorie « collectif » dans ses dimensions d'imaginaire linguistique et d'activité cognitive organisée. L'appareil analytique déployé laisse entrevoir de nombreuses perspectives d'analyse en termes de grammaires langagières. La perspective des imaginaires linguistiques nous semble tout autant féconde afin de prolonger l'étude des communautés de connaissance. Dans ce sens, la

prochaine étape consistera à envisager la stabilité de notre partition communauté - collectif d'un point de vue psycholinguistique. Ce qui consistera à expérimenter des associations rapides entre des mots-clés et des séries de mots auprès d'une population.

Dans une inspiration proche de celle de Knorr-Cetina (1999) qui interroge les différentes procédures d'investigation scientifique comme autant de modalités de la science en train de se faire, il nous paraît pertinent d'intégrer l'interrogation politique au sein même de la problématique de ces ensembles communautaires ou collectifs tant dans leur dynamique propre que dans leur articulation à la société.

Références

Akrich M., Callon M., Latour B. (éd.), (2006), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines ParisTech.

Amin, A, et Roberts, Y (2008), *Community, economic creativity and organization*, Oxford Press.

Boltanski, L., et Thévenot, L. (1991) *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Bootz J.P et Kern F., (2009) *Les communautés en pratique : leviers de changements pour l'entrepreneur et le manager, Editions Hermès – Lavoisier.*

Bourdieu P., 1975. La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison, *Sociologie et sociétés*, 7(1), 91-118.

Boudon, R. et Bourricaud, F., (1994) *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 4ème édition.

Canguilhem, G (1943, 2013) *Le normal et le pathologique*. 12ème édition. Paris: PUF.

Chomsky, Noam, (1965) *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge: The Massachussetts Institute of Technology. *Aspects de la théorie syntaxique*. Paris, 1971 : Seuil.

Cowan, R., David, P., et Foray, D. (2000) "The explicit economics of knowledge codification", *Industrial and Corporate Change*, 9, 2, 211-253.

Cohendet, P. et Simon, L. (2007) "Playing Across the Playground: Paradoxes of Knowledge Creation in the Video Game Industry", *Journal of Organizational Behavior*, 28: 587-605.

Cohendet Patrick et Llerena Patrick, (2003) "Routines and incentives: the role of communities in the firm", *Industrial and Corporate Change*, 12, 2, 271-297.

Cohendet P., Creplet F., Dupouët O. (2001), "Communities of Practice and Epistemic Communities: A Renewed Approach of Organisational Learning within the Firm", Revue d'Economie Industrielle, Volume 95, Numéro 95, p.6-22.

Cohendet Patrick, Créplet Frédéric et Dupouët Olivier, (2006), *La Gestion des Connaissances : Firmes et communautés de savoir*, Economica.

Cohendet, P, Grandadam, D, et Simon, L. (2008) « Réseaux, communautés et projets dans les processus créatifs ». *Management International*, 13.1: 29-43.

David P.A., Foray D. (2002), "An introduction to the economy of the knowledge society," *International Social Science Journal*, Special Issue, 54, 171, 9-23.

De Munck J., (1999) *L'institution sociale de l'esprit*, Paris : Presses Universitaires de France.

Ermine, J.L. (1996) *Les systèmes de connaissances*. Paris : Editions Hermès.

Ermine, J.L. (2007) *Management des connaissances en entreprise*. Lavoisier. Paris : Hermès Science.

Ferry, J.-M., (1991) *Les puissances de l'expérience*, tome I, Paris : Éditions du Cerf.
Ferry, J.-M., (2004) *Les grammaires de l'intelligence*, Paris : Éditions du Cerf.
Fleck, L., (1934) *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Paris : Les Belles Lettres.
Gardin, B., (1989) « Machine à dessiner ou machine à écrire ? La production collective d'une formulation », *Langages* n°93, 84-97.
Girin, J. (1990) « Problèmes du langage dans les organisations », in Chanlat et al. : *L'individu dans l'organisation : les dimensions oubliées*, Presses Universitaires de Laval (Québec), collection "Sciences administratives", et éditions ESKA (Paris), 1990, pp. 37-77.
Goody, J (1977) *The domestication of the savage mind, Cambridge University Press*. Trd *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris: Editions de Minuit, 1979.
Haas, P.M (1992) "Epistemic Communities and International Policy Coordination". *International Organization*, 46, 1: 1–35.
Hagstrom W. O., (1965), *The Scientific Community*, New York, Basic Books.
Hajek, I., (2011) « Sociologie, cognition et langage : une méthodologie d'observation ». *Langage et Société*, 135, 1, 67–85.
Hjelmslev, L., (1942) « Langue et parole », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, 29-44.
Holzner, B, and Marx, J., (1979) Knowledge Application: The Knowledge System in Society. Boston: Allyn and Bacon.
Houdebine, A.-M. (1985) « Pour une linguistique synchronique dynamique », *La linguistique*, 21, 7-36.
Houdebine A.-M., (1993) « De l'imaginaire des locuteurs et de la dynamique linguistique : aspects théoriques et méthodologiques », dans Francard M. (éd.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Leuven/Louvain-la-Neuve, Peeters/Institut de linguistique, p. 31-40.
Houdebine A.-M., (2002) « L'Imaginaire Linguistique et son analyse », *Travaux de linguistique*, 7, p. 11-27, p.163-179.
Houdebine-Gravaud, A.-M. (2013) « L'imaginaire linguistique entre idéal de langue et langue idéale. Sa modélisation, son application, son développement en imaginaire culturel via la sémiologie des indices », in Proceedings of the 10th International Conference of the Faculty of Letters of Pitesti, Roumanie, June, 9-19.
Hymes, D.H, (1973, 1984) *Vers la compétence de communication* (titre original: *Toward linguistic competence*, manuscrit n°16 – 1973 – de la série, non éditée, des Texas Working Papers in Lingustics), préface et postface (1982) de D.H. Hymes, trad. De F.Mugler, Pris, Hatier CREDIF, 1984.
Knorr-Cetina K., (1981) *The Manufacture of Knowledge. An Essay on the Constructivist and Contextual Nature of Science*, Oxford, Pergamon.
Knorr-Cetina, K. (1982) "Scientific communities or transepistemic arenas of research?", *Social Studies of Science*, 12: 101–30.
Knorr-Cetina, K., (1999) *Epistemic Cultures. The cultures of knowledge societies*, Cambridge, Harvard University Press.
Kuhn T. S., (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chiacgo Press.
Labov, W., (1976) *Sociolingusitique*, Minuit, Paris.
Latour, B, (2005) « Transmettre La Syphilis - Partager L'objectivité », *in* Fleck, L, *Genèse et Développement D'un Fait Scientifique*. Paris: Les Belles Lettres.
Lejeune, C., (2011) « From virtual communities to mediated collectives. A comparison of Debian, Wikipedia and the Open Directory Project » in Francq, P., *Collaborative Search and Communities of Interest: Trends in Knowledge Sharing and Assessment*, IGI Global, 10-20.
Lejeune, C (2012) « Théorie des collectifs médiatisés. Production, coordination et temporalité de Wikipedia, de Linux Debian et de l'Open Directory Project », in Proulx, S., et Klein, A, Connexions. *Communication numérique et lien social*, Namur : Presses Universitaires de Namur.
Lièvre P., et Laroche, N., (2014) « Retour sur la notion de communauté épistémique », Actes du 7ème Colloque GeCSO, Université d'Aix-Marseille, juin, (agecso.com).
Martinet, A (1969) « Peut-on dire d'une langue qu'elle est belle », *Le français sans fard*, Paris : Presses Universitaires de France, 7-36.

Merton R.K., (1975) *The sociology of science: Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago, University of Chicago Press.
Meyer, M, Molyneux-Hodgson, S., (2011) « Communautés épistémiques : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ? » *Terrains & Travaux*,18, 1 : 141–154.
Paraponaris, C, Sigal, M, et Vion, A (2013) « Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés ». Actes du 6ème Colloque Francophone « Gestion des Connaissances, Société et Organisations », Université de Lorraine, 5-7 juin.
Poitou J.P., (1995) "Documentation is Knowledge : An Anthropological Approach to Corporate Knowledge Management", in Barthès J.P. (Ed), *Proceedings of the Third International Symposium on the Management of Industrial and Corporate Knowledge*. Compiègne, 91-103.
Remysen, W. (2011) « L'application du modèle de l'Imaginaire linguistique à des corpus écrits : le cas des chroniques de langage dans la presse québécoise ». *Langage et société*, 135, 1, 47–65.
Sperber, A. et Wilson, (1986) *Relevance : Communication and Cognition*. Oxford, Blackwell. Traduction française (1989) *La pertinence, communication et cognition*, Paris : Eds de Minuit.
Stiegler, B (2015) *La Société Automatique*. *L'avenir du travail*. Paris: Fayard.
Tönnies, F. (1887, 1996) *Gemeinschaft und Gesellschaft*. Leipzig: Fues's Verlag, traduction anglaise (1957) *Community and Society*, New Brunswick: Transaction Publishers.
Van House, N.A (2002) "Trust and Epistemic Communities in Biodiversity Data Sharing". Proceedings of the 2nd ACM/IEEE-CS joint conference on Digital libraries.
Weber, M (posthume 1921), *Economie et société*, traduction du tome 1, Plon, 1971 ; édition de poche, Pocket, 1995.

Annexe 1 – Réseaux de synonymes des mots les plus fréquents dans l'auto-présentation des groupes

Texte*	**B. (word types : 379 ; word tokens : 870)**			
collectif	**ondes**	**association**	**adhérents**	**agir**
équipe	sinuosité	confédération	adhérent	manifester
ensemble	fluide	partenariat	camarade	influer
groupe	vague	tontine	associé	provoquer
	eau	colonie	complice	impressionner
	flux	affiliation		prendre l'initiative
	onde	assemblage		sévir
	flot	couplage		abuser
	lame	consécution		jouer
	houle	agrégation		produire
	ondulation	incorporation		agir
	ride	association		
Texte*	**C. (word types : 441 ; word tokens : 1360)**			
Association	**Conseil**	**Administration**	**Membres**	**Article**
confédération	représentation	siège	organe	titre
partenariat	préconisation	direction	fédéré	éditorial
tontine	conférence	manutention	bras	entrefilet
colonie	avertissement	questure	jambe	leader
affiliation	avis	management	membre	compte

assemblage	principe	tenue	sociétaire	papier
couplage	soviet	gestion	correspondant	dogme
consécution	présidence	régie	associé	copie
agrégation	leçon	conduite	actionnaire	écrit
incorporation	admonition	maniement		déterminant
association	consultant	gérance		écho
	mise en garde	administration		article
	conseil	intendance		
Texte*	**L. (word types : 332 ; word tokens : 838)**			
Animation	**Groupe**	**Projets**	**Acteurs**	**outils**
animation	groupe	programme	protagoniste	engin
mouvement	groupement	combinaison	interprète	moyen
impulsion	communauté	théorie	star	bidule
action	société	calcul	étoile	instrument
branle	complexe	pensée	chanteur	machine
	nation	spéculation	artiste	mécanique
	réunion	projet	vedette	appareil
	poignée	plan		
	bouquet	entreprise		
	fournée	espoir		
	confrérie	planning		
Texte*	**N. (word types : 593 ; word tokens : 1517)**			
Équipe	**Développement**	**Voiture**	**Logiciels**	**Solution**
équipe	projeter	transport	programme	dissolution
collectif	éclaircir	équipage	programmerie	solution
pool	circonduire	attelage	logiciel	réponse
	embellir	train	software	clef
	percer			résolution
	répandre			
	filer			
	dérouler			
	enrichir			
	illustrer			
	mesurer			
	développer			
	étoffer			
	traiter			
	améliorer			
Texte*	**P. (word types : 317 ; word tokens : 798)**			
Créer	**Thème**	**Cadre**	**Charte**	**Communauté**
composer	objet	milieu	concession	conformité

enfanter	matière	limite	norme	unanimité
écrire	question	bord	titre de propriété	unité
fabriquer	sujet	entourage	statut	similitude
élaborer	propos	sphère	charte	communauté
mettre au monde	fond	bordure	règlement	accord
créer	point	entour		communion
faire	chapitre	compagnie		ressemblance
élever	terrain	borne		identité
monter		environnement		harmonie
réaliser		domaine		analogie
élucubrer		cercle		affinité
procréer		orbite		parité
accoucher				
jouer				

*Noms propres, mots adoptés d'autres langues, mots n'ayant pas d'entrée dans la base Tmuse n'ont pas été retenus